

cipales : Croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold, Rosette d'Officier de l'Ordre de la Couronne, Médailles commémoratives de la guerre, de la victoire, reçues en récompense des services rendus pendant l'occupation ; Croix Civique de Première Classe, décoration spéciale et agricole de première classe.

Hyacinthe Lonay ne s'est pas borné à se rendre utile à l'Université. C'était aussi un homme de cœur, qui savait se pencher sur les misères des autres et s'efforçait de les soulager. Nous conserverons pieusement son souvenir et nous présentons à sa veuve éplorée l'expression de nos respectueuses et sincères condoléances.

* * *

Léon Fredericq, professeur émérite de notre Faculté de Médecine, s'est éteint sans souffrance le 2 septembre dernier. Pour beaucoup, cette mort a, elle aussi, été une pénible surprise. Car ce robuste vieillard, qui semblait défier les atteintes de l'âge et paraissait bâti pour vivre cent ans, vaquait tout récemment encore à ses occupations avec cette tranquille simplicité qui le caractérisait. Au début de juin, il assistait à la séance de l'Académie des Sciences, dont il était membre correspondant depuis 1879, membre titulaire depuis 31 ans. Un peu plus tard, forcé de s'aliter, il n'en continuait pas moins à gérer les *Archives internationales de Physiologie* qu'il avait fondées. Ce n'est qu'une quinzaine de jours avant de mourir que ce grand travailleur laissa tomber la plume, définitivement vaincu par le mal qui le minait.

Né à Gand le 24 août 1851, Léon Fredericq avait fait dans cette ville de brillantes études secondaires et supérieures. Docteur en sciences, docteur en médecine, puis docteur spécial en sciences physiologiques, le début de sa carrière universitaire remonte à l'époque où il conquiert le premier de ces diplômes, en 1871, date à laquelle il fut nommé préparateur de physiologie et d'anatomie comparée. Admis à l'éméritat en 1921, il a donc passé cinquante années dans l'enseignement supérieur, mais, s'il fut alors forcé d'abandonner sa chaire, il n'a pas cessé

cependant de jouer un rôle prépondérant dans l'activité scientifique du pays. Peu d'hommes de science ont fourni une carrière aussi longue et aussi glorieusement remplie.

C'est en 1879 que Léon Fredericq, abandonnant sa modeste situation de préparateur à l'Université de Gand, dans laquelle il s'était pourtant déjà distingué au point d'être proposé pour le Prix quinquennal des sciences médicales, passait à l'Université de Liège où il était immédiatement nommé professeur extraordinaire. Trois ans plus tard, il était promu à l'ordinariat. Il succédait chez nous à Théodore Schwann et le plus bel éloge qu'on puisse lui adresser, c'est qu'il s'est montré digne de son illustre prédécesseur. Tous ceux qui ont suivi son enseignement — et je suis du nombre — en ont conservé un souvenir impérissable. Le père Fredericq, comme nous l'appelions avec une familiarité qui n'excluait pas le plus profond respect, dédaignait les phrases pompeuses et les fleurs de rhétorique. Il avait une manière personnelle, empreinte de simplicité et de bonhomie, de faire son cours, mais combien directe et efficace. Ce grand savant aimait d'ailleurs à enseigner et il ne dédaigna pas d'accepter la place de professeur de chimie et de physique à l'Institut supérieur de jeunes filles de la Ville de Liège. Voici quelques années, j'ai exhumé le petit manuel qu'il avait rédigé pour ses élèves et j'ai ainsi admiré une fois de plus avec quelle aisance il savait se mettre à la portée de tous les auditeurs, tout en déplorant en même temps que cette qualité essentielle du pédagogue se retrouve si rarement dans des manuels plus récents.

Comme travailleur scientifique, Léon Fredericq s'est montré un chercheur génial et infatigable. Ses études de docteur en sciences lui avaient donné une formation générale de naturaliste qui lui permettait d'aborder les sujets les plus variés. Dans le domaine de la physiologie, il a fait, notamment dans l'étude de la respiration et de la circulation du sang, des découvertes fondamentales. Elles lui ont à juste titre valu de nombreuses distinctions honorifiques et les plus belles distinctions scientifiques qu'un savant puisse ambitionner : successivement, les Académies de Médecine de Belgique, de Paris, de Rome, de

St-Petersbourg, de Florence, de Barcelone, la Reale Academia dei Lincei de Rome, la British Society for advancement of Science, la Société de Biologie de Paris, l'Institut de France et bien d'autres encore l'appelaient à siéger dans leurs assemblées, tandis que les Universités de Bruxelles, de Groningue, de St-André d'Ecosse, de Lausanne, de Lyon et de Strasbourg, lui conféraient le titre de docteur honoris causa. Mais ses satisfactions les plus pures, il les trouvait dans l'activité prodigieuse de son laboratoire. Non content de poursuivre ses propres recherches, il accueillait à bras ouverts tous les jeunes qui voulaient se livrer au travail scientifique. Longue est la liste de ceux qu'il a conduits au succès dans les épreuves du Concours universitaire et du Concours des Bourses de voyage. Il a eu la joie de former plusieurs de nos collègues, Henrijean, Gabriel Corin, Nolf, Plumier, Roskam et enfin, il a connu le bonheur suprême de se sentir renaître dans la personne de son fils et de trouver en lui un successeur qui continue brillamment la lignée de nos grands physiologistes.

Mesdames et Messieurs, vouloir dans le court espace de temps dont je dispose donner un résumé même succinct de l'activité du collègue éminent que nous venons de perdre est une tâche impossible. L'Université se réserve d'ailleurs de consacrer à la mémoire de Léon Fredericq une séance spéciale, à laquelle vous serez conviés. Tout ce que j'ai voulu aujourd'hui, c'est rendre brièvement hommage à la belle figure que la mort vient de nous ravir. Léon Fredericq ne fut pas seulement un grand savant. Chez cet homme exceptionnel, le caractère valait l'intelligence. Fort dans l'adversité, qui ne l'a pas ménagé, foncièrement bon, d'une bonté inépuisable qui s'est manifestée jusque dans ses derniers instants, il alliait aux dons de l'esprit les plus belles qualités du cœur. C'est pourquoi tous ceux qui l'ont connu ressentent profondément le deuil cruel qui frappe ses proches, et c'est du fond du cœur que j'adresse à mon ami Henri Fredericq et à toute sa famille, au nom de l'Université comme en mon nom personnel, l'expression de ma vive sympathie.